

monceler! Lorsqu'il dit quelque chose de fort vexant, je souris très aimablement et ne réponds pas un mot, toute fière de ma force de caractère. Lui, au contraire, semble froissé à son tour, de ce que je ne veuille pas me fâcher.

Je suis aussi soumise, aussi ridiculement obéissante que je m'étais juré de l'être devant l'autel. Quand il m'ordonne quelque chose, je le fais aussitôt... à moins de l'oublier et, je ne sais comment cela se fait, mais depuis quelque temps, je suis devenue bien oublieuse. Vraiment, je suis remplie de défauts.

Comment as-tu pu avoir tant tant de patience avec moi, ma mère? C'est que tu as été ma mère et non mon mari, et tu as tout trouvé fort naturel, parce que tu m'as connue quand j'étais encore enfant. Lui, mais il y a un an à peine, j'étais encore une étrangère pour lui; il ne savait pas que j'existais. Pourquoi donc a-t-il cru m'aimer? Il s'est trompé en cela, comme sur tant d'autres points! Souvent, lorsqu'il dort, je le contemple longuement; car alors ses yeux, dont j'ai hélas si peur, sont fermés et je dis tout doucement: "Pauvre, pauvre homme! Si je pouvais seulement te débarrasser de moi, si je pouvais seulement disparaître subitement, être morte, pour que tu redeviennes libre et puisses être heureux avec une autre!"

Hélas, maman, j'ai tant appelé la mort! Pense donc, ta gaie Suzette voudrait mourir! N'est-ce pas à pouffer de rire? Pourtant, n'en ris pas, petite mère, c'est tout ce qu'il y a de plus vrai. Et puis, je suis une désillusion pour tout le monde, même pour toi. Tu m'as si bien élevée pour devenir une excellente femme, une épouse modèle, comme tu l'as été toi-même!

Qu'as-tu bien dû éprouver dans le commencement? Ne savais-tu pas que c'était si difficile? et pourquoi ne m'as-tu rien dit, rien de toutes ces choses qu'on est forcée de supporter?

Oh! maman, je voudrais enfouir mon visage, profondément dans les

plis de ta robe, où il fait si chaud et d'où s'exhale ton parfum de mère! Oh! rien que de songer au parfum de tes vêtements, je me meurs de langueur.

Que dirait Léon, s'il le savait? il croirait que je n'ai pas d'amour pour lui. Tu as bien dû avoir la nostalgie, que faisais-tu quand elle te prenait? Moi, je mords parfois mon mouchoir, je frappe des pieds et je m'efforce de refouler une grosse boule qui se forme dans ma gorge et ne veut plus descendre. Je détecte ma maison, pourtant si jolie et la vue que j'ai de ma fenêtre m'exaspère; je ferme alors tous les rideaux. Lorsque Léon rentre, il s'écrie: "Fi, qu'il fait noir!" Il ouvre tout et laisse entrer la lumière, froide et grise, qui vient de la même rue, éclairer les mêmes objets, également mornes et ennuyeux.

Quant à moi, je dis tout gentiment: "Avais-tu beaucoup à faire aujourd'hui?" C'est tu l'avoueras, une question certainement très naturelle et bien inoffensive; mais Léon me répond: "Rien qui puisse t'intéresser!" Et il sort, ou bien prend un livre, tandis que je reste là, à le contempler, jusqu'à ce qu'il me dise: "Tu n'as donc rien à faire?" Bien sûr que j'ai à faire, toujours quand il n'est pas là; mais dès qu'il rentre, je ne vois plus que lui, et n'ai plus la patience de faire quoique ce soit.

Est-ce un tort, mémère? Apprends-moi donc comment il faut faire. Hélas, je voudrais tant être une femme accomplie! Peut-être aussi, est-ce simplement une bêtise de ma part, de m'attendre toujours à une chose que j'ai forgée dans mon imagination et qui, forcément, doit être tout autrement en réalité. A vrai dire, je ne sais même pas ce qui existait dans mon esprit, car je n'avais songé au mariage. C'était si loin, si loin! et subitement si près, au point de m'envahir tout entière! Je suis sûre, petite mère, que je n'étais pas encore mûre pour faire une femme; j'aurais dû attendre encore,

ou ne pas me marier du tout. Peut-être que des défauts, qui me sont

propres, me rendent inapte à faire une bonne épouse. Tu aurais dû m'en prévenir, ou bien, ne le savais-tu pas toi-même?

Hélas, que de questions j'aurais à te poser très bas, quand il fait noir, bien noir, dans la chambre, ma tête appuyée contre ta poitrine; questions que je n'aurais même pas besoin d'exprimer, tellement tu les devinerais! Mémère, Mémère, que tu es loin de moi! Je voudrais me mettre dans ton giron, pelotonnée comme une petite chatte et y dormir des semaines entières. Ne te reverrai-je donc plus jamais? Tu m'as dit tant de choses justes que j'ai suivies fidèlement; mais ce que tu ne m'as pas dit me trouble maintenant et fait que rien ne s'accorde plus. Je crois que le mariage est un formidable jeu de patience, comprenant des centaines de morceaux minuscules et, si l'un d'eux ne s'ajuste plus, on peut s'évertuer des années entières, sans arriver à reconstituer l'image qui semble pourtant si simple, quand elle est déployée toute faite devant nous. Que de fois il me semble tenir le morceau exactement nécessaire et, lorsque toute joyeuse je veux le combiner avec les autres, je vois que je me suis justement trompée; je le rejette toute désespérée et, de longtemps même, peut-être, et je manque ainsi de nouveau le moment favorable.

J'aurais voulu ne jamais, jamais te parler de tout cela; mais voilà que je reçois ce reproche dans ta lettre et c'en est trop; je ne peux plus le supporter. Non, ce que j'ai pleuré et, à vrai dire, j'en pleure encore! A plusieurs reprises déjà, depuis que je t'écris, j'ai baigné mes yeux, de peur que Léon ne remarque les traces de mes larmes; que lui dirais-je alors? Jusqu'à présent, il ne s'en est jamais aperçu; j'ai toujours été si adroite! mais cette fois, c'était trop fort. Après tous les chagrins, encore un reproche de toi! On dirait que toi aussi tu me repousses; alors il ne me restera plus personne, personne!

Quand j'aurai envoyé cette lettre, ma conscience me tourmentera de